

## Vol en orbite Nr. 08.21

« *On commence comme on peut, on finit comme on doit* ». Bien avisé l'audacieux qui saura dire où m'entraînera ce précepte. Si mon regard se laisse parfois bercé par la sérénité réconfortante d'un horizon qui semble lui-même assoupi, mes doigts prolongés d'encre noir hésitent à habiller la chasteté intimidante de ce bloc de papier immaculé.

Me voilà maintenant au bord du précipice. Mes talons constituent l'unique point de rattachement à la terre ferme : caressant déjà le vide, mes orteils murmurent au silence. S'abandonner, est-ce se libérer ?

Mon corps tout entier se retient de basculer quand, complice bouillonnant d'un possible passage à l'acte, le soleil cligne au loin, comme un signal de ralliement. Ralliement vers moi-même ?

Me jeter pour me réaliser. Atterrir sur mon « H » et non pas m'écraser comme un point sur le « I ». Ne pas craindre le vide, s'y jeter avec confiance, avec ce mélange d'inconscience, de laisser-aller et de foi en soi. Et si c'était le début de la vie ?

*Retour en arrière.* Plus qu'un condominium : une prison dorée, avec ses multiples offres de service, chacune plus haut-de-gamme que les autres, et une rente salariale confortable lui assurant à peu près tout ce qu'il voulait, nourritures terrestres à dégorger, sans avoir à se soucier si le compte bancaire suivrait -et il suivait chaque fois, et il vivait comme on dit « sans se priver », c'est-à-dire sans privation d'aucune sorte. Ou presque. Privation de liberté, asservissement à un système usant où l'on te vend du bonheur à des taux d'usurier ; addiction à une drogue qui, dans ce qu'il y a de plus classique comme engrenage infernal, scelle cette bague à ta patte, toi qui te rêvais cet aigle surplombant « libre comme l'air » tant de panoramas majestueux et qui se retrouve ramené à la condition d'un pigeon de pacotille borné à des trajets aussi courts qu'immuables. Il regarde l'histoire s'écrire sans lui. Son histoire. Les jours filent, perdus à jamais, et il les aligne comme des corps sans sépulture, bâtons uniformes marqués par un homme reclus sur les murs décrépis de sa geôle où le souffle vital se refuse à entrer.

« Gagner sa vie, perdre sa vie à la gagner » : il avait consacré la première moitié de sa vie professionnelle à la première phase de cette locution. Pour la seconde moitié, il avait décidé d'en décliner la deuxième phase. Evidemment qu'il voulait côtoyer la vie, la croquer à pleine dents ! S'ancrer dans ce monde réel auquel il avait parfois l'impression de ne pas - plus ?- appartenir, le redécouvrir : là était la dynamique, le mouvement, son nouveau centre de gravité ! Quand fuirait-il son inertie mortuaire ? Il mesurait l'impact de son « job » sur la collectivité : une vanité abyssale, un grand bluff devant l'humanité, du vent à la face de la société. Nécessité de quitter une villégiature de première classe en apesanteur, ce royaume des « importants de façade » dont il comptait bien organiser sa propre exfiltration en vue d'une réhabilitation sur terre.

*Hier comme aujourd'hui. Et aussi comme demain.* C'est autant un rituel annuel qu'une nécessité. Un automatisme comme un acte délibéré. Il y a forcément une dimension spirituelle dans l'ascension qu'il mène de cet éperon rocheux. « Me diras-tu vers qui tu pars à la rencontre ? Espères-tu parfois la douce révélation d'une voix lumineuse ? »

C'est aussi une ritournelle : quelque chose de mélodieux, aussi instrumental que minéral. Tout là-haut, la parole n'est pas conviée, et les électrons libres de la pensée -celle-là même qui, harcelante, sans pitié, ne concède à l'esprit aucun répit- refluent doucement, comme anesthésiés, démunis de notre captive attention désormais éprise de son environnement.

Là-haut, perché sur son rocher, son regard se noie dans l'étendue d'une nature hégémonique qui s'étire à perte de vue et se présente dans le plus simple appareil, ce dénuement qui est le seul qui vaille, « sans tambour, ni trompette », sans appareil ni forfanterie.

De ce côté-ci, sur un horizon qui se découpe aussi rebondi que de charnus bouquets ramifiés de brocolis, les monts se hissent dans des courbes piquées de conifères sur lesquels

les nuages projettent occasionnellement leur ombre fantomatique, lorsqu'un ciel électrique prend sa voix de stentor, se parant de teintes menaçantes, comme s'il voulait avant l'heure dite se mettre au diapason de la nuit.

Plus à gauche, de l'autre côté, il observe quelques rares véhicules, se glissant à rythme lent dans les interstices d'un plan vert et jaune découpé en parcelles de champs à la manière de ces draps d'antan que l'on confectionnait par adjonction d'hétéroclites pièces de tissus bariolées.

Tout en bas dans la vallée, il voit s'ébranler, comme au ralenti, un cortège de vaches alignées comme pour un défilé - tandis que lui parvient, « si loin, si proche », le tintement aigu et répété d'une clochette suspendue au cou de l'une d'entre elles : probablement remuant la tête de tout côté, s'agace-t-elle de ce taon qui lui pique une énième fois les yeux ?

Enfin, derrière lui, en contrebas, réglé comme du papier à musique, carillonnent les cloches de l'église, dont il aperçoit les tours carrées : comme quelques éparses bâtisses, elles pointent isolées dans l'immensité presque virginale de ces bois et prés entremêlés - à la manière de ces têtes d'épingle colorées que l'on fixait jadis sur les cartes militaires.

Là, au sommet de ce rocher, immergé dans l'immensité assourdissante du silence, il peut enfin en goûter la saveur roborative et apaisante. Ce silence qui lui remet la tête à l'endroit en le mettant à l'écoute de lui-même. Qui le sort de cette course à perdre haleine, celle d'un monde hyperconnecté et instantané, comparable à un torrent qui charrie de plus en plus large et l'emporte bon gré mal gré, lui et son libre arbitre. Ahuri par la vitesse du monde et son arborescence digitalisée, ébloui par la puissance démultiplicatrice de ses canaux de diffusion, pédalant « le nez dans le guidon » dans la roue d'un peloton qui se massifie, il sent ses capacités de résistance s'effriter, succombant trop souvent à la loi de l'offre et de la demande, oubliant la promesse qu'il avait faite enfant quand on lui demandait ce qu'il voulait être plus grand : « être heureux ». Quête délaissée laissant sur le carreau un bonheur orphelin. Il était encore temps de se ressaisir. L'échec serait de rester bien calé à sa place. Il abjurait l'immobilisme. Rien n'est irréversible.

Le silence, denrée précieuse car rare -il comprenait tant pourquoi le silence est d'or- habitait son promontoire rocheux sur lequel il venait chaque année se ressourcer. Avant d'en redescendre, il priaait chaque fois pour que ce sanctuaire de l'âme demeure hors d'atteinte de la frénésie du monde et de sa soif de mouvement incessant.

*L'espace est une odyssée.* Tu devais arriver à 23h43 par le nord-ouest. C'est en tout cas ce que disait l'application. Et tu es passé à l'heure dite.

Étoile plus brillante que les autres, frayant ton chemin avec détermination, entre deux constellations, dans cette voûte céleste où les galaxies, insatiables, s'empilent en arrière-plan, façon matriochkas ; dans cette voie lactée avec sa profondeur vertigineuse dans laquelle, nous apprend notre guide-astronome, « les astres que vous voyez sont le reflet de ce qu'ils étaient voici des millions d'années » : en bref, toi « en live » et les autres en différé, dans une retransmission dont nous comprenons qu'elle n'est pas en mondovision -tout au mieux hémisphérique-, tu avances vite, d'un « pas assuré et régulier » pour parler en langage terrien. On ne te confond pas avec un avion, on sait bien que c'est toi : tu ne clignotes pas, lumière continue filant avec une régularité de métronome. Et on te regarde surfer sur cette mer d'huile bleu-nuit. Et peut-être que si tu jettes un œil par ton hublot en direction de notre rocher, tu verras d'autres étoiles, infiniment plus belles car inopinées et inconnues de toi -celles si singulières que tu viens d'allumer dans les yeux de mes enfants, eux le cœur gonflé du privilège de ta visite à une heure qui confine à un rendez-vous secret, dans l'étonnante intimité d'une nuit rafraîchie par l'heureuse désertion de son bataillon nuageux ; dans le décor intimidant, car totalement renouvelé, d'un lieu que l'on pensait familier et dont le mode de visualisation nocturne fait voler en éclat la patine de tous les repères sensoriels hérités de longs après-midi d'été.

Quelques mois plus tôt, dans la nuit américaine, un vaisseau spatial longiligne semblait ronger son frein, bête domptée maintenue en équilibre à la verticale par quelques attelles. Puis ce fut le moment de son décollage, cette fusée qui s'élança et s'arracha de la gravité terrestre pour laisser découvrir, tout du long de sa prodigieuse élévation, différentes facettes de sa personnalité : originale comète ascendante, téméraire flammèche aérienne, ou plus

prosaïquement chalumeau qui prenait la poudre d'escampette. Plusieurs heures après, avec tes compagnons de vol, tu investissais la Station spatiale internationale. Qui aurait cru que je te recroiserais lors d'une de tes boucles autour de notre Terre ?

Ça y est, tu es déjà reparti perforer d'autres contrées éloignées. « On avance, on avance, on avance, c'est une évidence », fredonne quelque part Alain, avec son air mi-malicieux, mi-mutin. Banco pour la mutinerie ! Et si nous répondions tous à cet appel à exaucer nos envies les plus insensées, celles d'un monde meilleur, mélange revigorant d'aspiration vers nos sommets personnels et de respiration d'un air débarrassé des scories de notre pusillanimité ! Offrons le roman de nos vies comme un bien commun dont l'humanité pourrait se délecter, voire s'inspirer dans une visée progressiste ! Petits ou grands, nous sommes tous égaux devant nos rêves de grandeur. Et tous libres de leur donner vie. Raisonnablement utopistes, il faut donc croire puissamment en eux - et autant en nous, qui en sommes à la fois leurs concepteurs, ingénieurs et moteurs. Quel relief souhaitons-nous donner à nos existences : purement décoratif ou profondément sculpté ? A plus ou moins grande échelle, nous avons tous le pouvoir de changer le monde. Générosité de proximité à l'égard de son voisin immédiat ou action de portée plus universelle, toutes deux, d'égale valeur, font assaut de bonté, métamorphosant leurs instigateurs en créatures d'une légèreté absolue, exaltation des cœurs qui les élève à mi-chemin entre humanité et divinité.

Thomas, quand tu reviendras de l'espace, où en serai-je, moi, dans mon ascension, à la recherche de moi-même ?

*Au milieu du gué.* Il est toujours celui qu'il n'est plus supposé être, il n'est pas encore celui qu'il voudrait, nouvel apatride en quête de sa future identité, déchu à sa demande de sa nationalité, à la recherche d'une terre d'accueil pour pouvoir poser ses ballots, se reconstruire, se redéfinir. Il vit dans une zone-tampon, une bande de territoire à l'équilibre instable, où les saisons n'existent pas, où les aiguilles des boussoles s'affolent, où les repères s'estompent aussi vite aussi vite qu'ils surgissent. Fuyant une nasse qui l'asphyxiait pour nager en eaux libres, il se retrouve désormais propulsé dans une immensité bleue, perdu dans un infini à donner le tournis, où il n'est plus question d'enjamber un ordre du jour imposé et d'en suivre coûte que coûte les courants ascensionnels, mais d'établir, seul, sa propre trajectoire, avec la bonne logistique qui va avec. Confronté à lui-même, sujet principal de son propre temps, celui-ci ouvert comme un gouffre béant, il approche du précipice : sans l'urgence de faire le grand saut maintenant, même s'il sait qu'il faudra le faire -il l'a voulu-, il sent remonter de ces profondeurs anonymes un vent piquant de questions qui fouette son visage, celui d'un homme à qui l'on n'avait plus demandé depuis longtemps un tel effort d'introspection et d'implication dans l'écriture de sa propre vie. « Tu l'as voulu, tu l'as eu », résonne une voix aseptisée. Avec son passeport pour l'inconnu, c'est pourtant tout un catalogue de destinations qui s'offre à lui, des plus fantastiques aux plus mortifères, des plus luxuriantes aux plus arides. Aridité : il lui semble qu'il est déjà en plein dedans, décor minimaliste et exigeant d'une traversée du désert qu'il a entamée, périple propice aux questions qui montent au front, aux tourments qui parfois s'agrippent à une solitude qui prend de plus en plus ses aises, une traversée qui sonne peut-être comme un révélateur de lui-même, et il accueille cette aridité réflexive à la façon d'un jeûne, comme un moyen de brûler la mauvaise graisse des besoins non essentiels et de se mettre à l'os de ses désirs le plus profonds : qu'importe qu'il ne soit pas beau à voir dans sa transhumance actuelle ?

*Miroir, mon beau miroir.* Elle capte la lumière : c'est une vraie star ! Braqués sur elle à tour de rôle, deux énormes projecteurs rivalisent à qui lui donnera ses plus beaux atours. Disons-le comme cela, ce deux-là ne sont pas les mêmes oiseaux. Chacun officie à un moment bien précis de la journée : c'est à peine s'ils se croisent. Certains les comparent aux faces d'une pièce de monnaie, mais pas n'importe laquelle : avec une face dorée et l'autre argentée. On parle aussi d'eux comme d'une fratrie qui s'adorerait mais n'arrêterait pas de se disputer un prix d'excellence, dans un immuable et sempiternel ballet semi-circulaire où l'un ne cesse de chasser l'autre mais où le premier ne semble pouvoir se passer du second - et il ne serait question de toute façon d'établir une quelconque hiérarchie : c'est une dyarchie particulière

sur une échelle du temps de vingt-quatre heures. Ne se targuent-ils pas de leur devise : « Ni avec toi, ni sans toi » ?

Est-ce à moi qu'il est demandé de les départager ? A ce spectacle immémorial s'appliquera la règle des trois unités du théâtre classique. Les deux candidats n'auront le loisir que d'une seule figure de style de leur choix. On convoque enfin celle qui n'a pas son pareil pour attirer la lumière : ô bonne mer... On y va ? Allez, c'est parti !

Au gré des ondulations espiègles des vagues, affichant une bouille aussi rondouillarde que radieuse, la lune se donne à voir dans un clignotement erratique sur un terrain de jeu maritime qui n'en finit pas de se déplacer : à vrai dire, on se croirait sur un gigantesque échiquier, non bordé, dont les cases réverbéreraient avec la même fulgurance qu'elles s'éclipseraient, dans un merveilleux désordre, cet aléa gracie, qu'aucune intelligence programmatique ne saurait anticiper.

L'horloge tourne. On continue ?

Tout juste apprêté dans sa tenue léonine, aux premières lueurs d'un jour engendrées par Sa Majesté elle-même, le soleil fait profil bas. Lui dira-t-on que c'est ainsi qu'on l'aime ? Quand il n'écrase pas, qu'il ne sature pas, qu'il n'assèche pas ?

Comme sur un avant-poste, dressés comme leurs cannes sur un bras de rochers avancé dans la mer, les pêcheurs finissent leur ouvrage. En retrait sur la plage, quelques marcheurs déambulent, leurs pieds nus battant sur le sable un rythme étouffé, simulacre d'applaudissement, tout en retenue, à l'unisson du clapotis de présomptueuses vaguelettes et du murmure gêné de quelques intrépides vite repentis.

Pêcheurs ou marcheurs, à ce moment de la journée où le soleil entame à peine sa marche au zénith, on semble avoir changé de régime, habiter dans un « autre part », où l'individu semble avoir été aboli : vision étonnante en effet que ces silhouettes indifférenciées, toutes plus anonymes que les autres, quasiment spectrales ! Là, dans le scintillement palpitant du miroir de la mer, contrepartie diurne de ce bouquet final qui retombe de ravissement en gouttes perlées, et s'il nous était révélé l'humanité comme il faudrait parfois la voir ? Des êtres humains, tout simplement, par-delà leur âge, leur genre, leur couleur de peau, et tant d'autres de ces caractères qui nous éloignent trop souvent d'une relation profonde et désintéressée avec autrui.

*Un homme et une femme.* Une vieille dame et son fils. Elle soutenue dans sa marche par le bras de son prévenant cavalier. Elle les jambes maigres et de frêle constitution. Lui grand et bien charpenté. Ils pénètrent l'arène sableuse à pas lents. Déjà largement drapée des serviettes de ses vacanciers, la plage pointe également ses parasols comme pour mieux protéger ses grains déjà finement dorés. Il est presque dix heures et l'arrivée de nos deux protagonistes « bras-dessus, bras-dessous » confère à cette scène un air de cérémonie nuptiale, comme un « remake » d'un événement joyeux vécu il y a peut-être trente ou quarante ans, certes au ralenti, musique au pilori, l'ambiance festive sous le tapis et les rôles des deux acteurs inversés. Car aujourd'hui, ce n'est plus elle qui accompagne et mène la danse.

Difficile de quitter ce drôle de couple du regard : est-ce la patience sans limite de ce fils qui semble défier l'hyperactivité de son époque en calquant sa cadence feutrée sur celle poussive de sa mère ? L'incarnation d'un dévouement sans épanchement à l'attention de quelqu'un qui représente une charge pour la société, dans un monde consumériste où l'on a coutume de jeter sans ménagement ce qui n'est plus utile ? On aime ce voile de tendresse pudiquement jeté sur ce binôme tout en paradoxe, que la filiation rapproche mais qui sera bientôt séparé à jamais. Car c'est bien cela qui se joue sous nos yeux -et qui nous émeut tant-, ce condensé de vie avec son origine déjà actée et sur laquelle tout a été dit, et sa fin, assurément prochaine, peut-être imminente. On est dans le « money time », diraient les commentateurs sportifs, pleins de compassion devant notre quête éperdue de faire jouer les prolongations à ceux qui nous sont chers, de faire de cette marche non pas l'ultime mais une parmi la multitude, de la rapprocher d'une vivifiante promenade de santé et non d'un sinistre chemin de croix.

Hier, tu m'as donné la vie. Aujourd'hui, je ne peux te rendre la pareille. Mais je te prête mes forces pour que, à travers moi, tu puisses bouger, comme j'ai moi-même pu bouger à travers toi. Tu bouges, donc tu es.

Puissions-nous nous inspirer de ces élans d'amour intergénérationnels qui bousculent les chronologies établies et contrecarrent la solitude des fins de vie. Puissance de la vie quand elle s'inscrit dans un tel écosystème à visée solidaire, fabrique d'impulsions généreuses qui dépassent l'action mue exclusivement par son propre intérêt : complicité entre deux êtres qui n'ont pas besoin de beaucoup se parler pour se comprendre, portant l'ineffable au pinacle, célébrant la victoire du tacite.

C'est quand la mort frappe autour de soi que l'on comprend la valeur de la vie. Il ne voulait plus attendre ces funestes augures pour en mesurer le prix. De toute façon, elle ne s'achète pas : à portée de nos doigts, elle se laisse saisir - pour peu qu'on veuille bien l'éprouver « de toutes ses forces et de toute son âme ».

*Comme un disque rayé.* Je sonnerais à leur appartement. Deuxième étage d'un modeste immeuble parisien des années trente. Se frottant au parquet, des pas se rapprocheraient en faisant évacuer le silence. Sans même demander qui serait là, valeureuse et gaillarde grand-mère de plus de quatre-vingts ans, Mme. D. m'ouvrirait la porte, découvrant une entrée sombre de laquelle elle se détacherait, avec sa petite taille systématiquement au garde-à-vous quand elle accueillait les visiteurs, portant son sourire comme un ravissement, exprimant son contentement de ses yeux toujours pétillants. « Je viens voir votre mari », lui dirais-je, ce sésame à la suite duquel elle me ferait entrer. Puis nous pénétrerions tous deux dans la salle à manger, et elle forcerait alors sa voix - « Regarde, il est venu te rendre une petite visite » - pour se faire entendre de son cher et tendre au chevet de qui elle consacrait ses derniers mois, cette voix d'ordinaire rentrée qui semblait ne jamais vouloir importuner, qui ne connaissait ni agacement, ni impatience, cette intonation fertile qui ne semait que bonté et bienveillance.

Enfoncé dans un large fauteuil, sortant de quelques vapeurs somnolentes, sa canne à portée de main, avec un peu de peine mais avec réussite, M. D. se transporterait autour de la grande table avec ses décennies de labeur mais aussi de bonheur. La conversation pourrait alors démarrer et sa mine réjouie dès l'ouverture suffirait à nous ravir, quand bien même nous connaissions les règles du jeu, celui où les mêmes questions -les siennes-, se répétaient à l'envi d'une session à l'autre, parfois au sein d'une même partie. Mais c'est de bonne grâce que nous nous plierions à l'exercice, elle magnifique aimante depuis longtemps résignée à accepter ce qui ne pouvait être changé - « les faits sont têtus », disait-elle-, moi payant modestement mon écot de gratitude à un couple qui avait prodigué au bambin que j'avais été plus que de la gentillesse, cette sensibilité attentionnée à ces petits riens de la vie -ceux-là même qui comptent tant quand on commence à se frayer un chemin dans la jungle de l'existence.

La tête et les jambes. Celles de M. D. perdaient chaque jour un peu plus de leur force, tandis que sa mémoire partait à vau-l'eau, disque contenant un répertoire inépuisable mais qui, désormais trop usé, butait inlassablement sur le même microsillon, refrain qui tournait en boucle et qu'elle et moi écoutions suspendus à ses lèvres avec l'étonnement de ceux qui le découvrent pour la première fois.

Puis mon tour de parole viendrait, et je comptais bien par mes histoires le sortir de sa prison à perpétuité, l'extraire de ce mouvement perpétuel qui enfermait par trop sa mémoire.

Oui, je le lui raconterai, ce mois d'août 2021 : là réfugié sur mon rocher à fuir le trop-plein de l'agitation du monde pour mieux me retrouver ; ici la tête dans les étoiles à nous enthousiasmer devant la fabuleuse marche de l'humanité ; ailleurs, entre ciel et terre, témoin de ce passage de relai intergénérationnel qui prolonge la vie. On aurait tort de penser que celle-ci n'est qu'un éternel recommencement.

Je lui expliquerai aussi mon mouvement vers moi-même, vers les valeurs qui me sont chères. Lui qui avait traversé l'histoire de tant de « Mouvements de Libération nationale », je suis sûr qu'il me comprendrait. Servir le corps social, vivre avec lui et non pas séparé de lui : peut-être que ma démarche, mon cheminement personnel, inspireront d'autres âmes en quête d'eux-mêmes ?

*Ad vitam aeternam.* De cet été 2021, les impressions, ces fugacités promptes à ne pas se laisser dompter, sont désormais consignées : couchées sur le papier, numérisées, protégées. Là, elles reprendront de nouveau leur liberté, prêtes à s'exhiber. C'est une mémoire que l'on ne saura effacer, et reste à savoir sur quelle orbite elle gravitera : celle de ma descendance ? Celle d'inconnus qui, par le plus grand des hasards, excaveront dans quelques siècles, à la suite de quelques fouilles « archéo-digitales », les états d'âme d'un jeune Français à l'orée du XXIème siècle ? Écrire pour la postérité, c'est écrire pour l'éternité.

« *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.* » A trop aimer la vie, en la chérissant comme un trésor unique qui, une fois perdu, est irrécupérable -aucun retour en arrière n'est permis : « toute sortie est définitive » -, on s'entoure de mille précautions, vie ouatée que l'on se confectionne comme on entoure d'autant de prévenance celle du nourrisson. Alors on se recroqueville, satisfait de son chez-soi douillet mais incroyablement ennuyeux dans la durée.

Il avait rejoint les acteurs du monde, tous ceux qui font celui-ci, munis des différentes panoplies de leur répertoire : entre misères indignes et bonheurs enivrants. Il fréquentait désormais leurs terrains de jeu, côtoyait les écorchés-vifs et les plaisirs simples du quotidien, reprenait contact avec le réel, lui-aussi acteur parmi tous ces autres de cette humanité incarnée dans sa diversité, vivant ces histoires hier autrefois narrées, maintenant pour de vrai, espérant apporter sa pierre à l'édifice d'un monde toujours perfectible.

« *I hope I die before I get sold* ». La fin approche. J'approche de la fin. C'est l'histoire d'un lanceur qui s'apprête à mettre sur orbite le satellite qu'il porte. Je suis ce lanceur. Ma mission accomplie, pourra-t-on me récupérer ? Aurai-je droit à une seconde vie ? Il y a un petit peu d'émotion en moi. Cette même émotion qui étreint les ingénieurs qui ont conçu ce même lanceur et qui, à l'approche de sa séparation avec sa charge utile, jouent forcément une part d'eux-mêmes. Et si c'était la dernière ? Chef d'orchestre qui a fait aussi bien qu'il a pu, quand mon bras arrêtera de s'agiter, quand la mélodie se posera une dernière fois dans les consciences -en douceur ou en catastrophe, je l'ignorerai jusqu'au bout : je joue sans filet et la partition ne se découvre qu'au fil de son exécution-, si je survis, m'appartiendrai-je encore totalement ?

Les mots et les idées sont comme ces petits poissons fuyants que l'on peine à attraper en étang quand bien même ils se déplacent en masse et que ne pas en pêcher un seul paraît juste impensable. Ils obliquent au dernier moment alors que vous plongez votre époussette pour les récupérer, et de votre pêche fantasmée miraculeuse, vous revenez presque toujours bredouille. Toi qui écris, sauras-tu y parvenir ?

Puissance des accords qui font claquer la langue comme on bat la mesure, l'écriture se confond parfois avec la poésie. L'écrivain est à la fois compositeur de sens et arrangeur de sons. Il exige l'esthétique à tout bout de champ lexical, vise la haute couture stylistique, tâche d'éviter le prêt-à-porter des formules. Toi qui as eu le courage d'écrire et de ne pas t'enfuir, sauras-tu être à la hauteur de ces chorégraphies magistrales quand tu lanceras pour la première fois ton opus littéraire ?

*Renaissance.* Je reprends mon manuscrit, lesté de mes doutes. « Faire, défaire, refaire » ? J'ai trop tourné en rond flanqué de ce triptyque diabolique. « Laissez-moi reculer une dernière fois : promis, je saute après ! »

Émergeant des brumes cauchemardesques d'un sommeil décousu avec l'appétit redoublé de revenir à soi le plus rapidement possible, phénix déterminé à prendre un nouvel envol, il s'échappait d'une horizontalité couleur de suie, esclave libéré de son joug. Il avait repris ses habits de citoyen ordinaire après avoir failli étouffer dans ce corps de hamster aussi grotesque que kafkaïen, s'épuisant dans les dorures d'une roue infernale. Il ne voulait plus être acheté : il avait fini par exorciser ce maquereau de Dr. Jekyll et Mr. Hyde, enfin affranchi, finissait par renvoyer tous ces intrigants qui l'avaient jadis abusé. Faire mieux avec moins : et si « peu » rimait avec « mieux » ?

La nature offrait un bouquet chantant et fleuri à son âme enjouée et transportée, lui inoculant le goût de saveurs qui lui étaient jusqu'à présent étrangères, lui octroyant ce visa pour bourlinguer sur les routes de l'impossible.

Ça y est, c'était fait, il avait sauté. De ces fruits au sel inédit dégoulinait leur jus sur ses joues empourprées du plaisir d'avoir renoué avec la sève de la vie. Le chemin promettait d'être aussi fabuleux que la destination, faussement qualifiée de « finale » car qui en connaissait le nombre d'étapes ? Il n'avait pas perdu son aptitude à être ébloui. On lui avait bien dit : il y a plusieurs vies dans une vie.